

Dossier de presse

Sommaire

Fragments d'un dialogue
Quelques chiffres
Biographie de Patric Jean

1999

Fragments d'un dialogue

Martine.Depauw (CVB). :- Qu'est-ce qui vous a poussé à tourner un tel film ?

Patric.Jean.: Quand j'étais étudiant, j'ai travaillé quelques étés comme livreur de tabac. Je roulais toute la journée en camionnette et je devais me rendre dans des quartiers qui étaient près de chez moi mais que je ne connaissais pas. Je découvrais toute une réalité sociale que j'ignorais jusque là : ce que l'on appelle le « quart monde ». J'habitais au Borinage à l'époque. Plus tard, lorsque j'étais étudiant à l'INSAS, j'ai découvert le film de Storck et Ivens (Misère au Borinage) filmé dans le même « quart monde » du Borinage mais en 1933. Je me souviens que ce jour-là j'ai pensé qu'un film pourrait dresser un pont entre l'époque de Storck et Ivens et la nôtre. Puis des années sont passées jusqu'à ce que le Centre Vidéo de Bruxelles organise un concours de scénario documentaire sur le thème de l'Utopie. J'ai repensé à ce film de Storck et Ivens et je me suis dit que justement ce qui avait le plus changé au Borinage entre 1933 et aujourd'hui, c'était la disparition de l'Utopie mais même de toute revendication sociale ou politique. J'ai donc envoyé un scénario sous l'impulsion du réalisateur Kamal Dehane et il a été accepté. On a donc tourné un film de treize minutes. Il ébauchait tous les thèmes repris ensuite dans « Les Enfants du Borinage- Lettre à Henri Storck ». On a donc eu envie de continuer et on a retourné et monté ce film de 54'.

M.D.: Quel en est le thème central ?

P.J.: Ceux que j'appelle les « désaffiliés », c'est à dire des personnes qui ne sont pas exclues du système (comme des sans papiers ou des sans abris) puisqu'elles ont un domicile, des abonnements d'eau, de gaz et d'électricité, le droit et même l'obligation de voter, qui sont donc des citoyens ordinaires à la différence qu'ils n'ont reçu aucune instruction ou formation digne de ce nom et qui donc, n'ont plus aucune utilité au sein d'une société comme la nôtre. On leur a volé le droit d'être utile.

Leur parcours se ressemble souvent : nés dans une famille pauvre dont les parents sont souvent analphabètes, ils ont eu une enfance difficile dans une famille déstabilisée par les problèmes sociaux mais aussi souvent par la violence, l'alcool, la prostitution, etc. Leur scolarité perturbée les a fait passer d'un type d'enseignement à un autre toujours plus défavorisé jusqu'à quitter l'école très tôt sans formation, en sachant à peine lire. Et la boucle est bouclée. C'est ce qu'on appelle le « déterminisme social ». On reproduit un schéma social avec une tendance plutôt à la baisse qu'à la hausse. C'est ainsi que j'ai rencontré des familles dans lesquelles personne ne travaillait depuis trois générations.

Tout le monde a entendu dire que celui qui bat ses enfants a souvent été battu lui-même par ses parents. Et bien c'est comme ça pour tout. Les gens avec qui j'ai discuté pendant la préparation du film m'ont presque toujours raconté que leur parcours était le même que celui de leurs parents. A un autre niveau, les études montrent, par exemple, à quel point les étudiants de l'enseignement supérieur sont issus de familles dont les membres ont eux-mêmes étudié. C'est très frappant.

M.D.: Que vouliez-vous démontrer ?

P.J.: Je voulais juste montrer à quel point tout est joué dès la naissance dans notre société. Aucune place au mérite. Quand on est trop mal né, le mérite est inutile. Quand on est très bien né, presque rien ne peut vous arriver.

M.D.: C'est une vision très pessimiste.

P.J.: Très rationnelle. Même si le constat me révolte. Vous voulez des chiffres ? 19% seulement des enfants d'ouvriers réussissent à s'accrocher dans le secondaire général. Une étude de Hirtt et Van

Kerckhofs a démontré que 70% des enfants d'enseignants (par exemple) sont dans une situation scolaire favorable pour seulement 22% des sans-emploi. Quand on connaît l'importance des diplômes ! Mais ce n'est pas tout, car après les études, les relais familiaux jouent un rôle essentiel dans l'intégration sociale. Plus facile, à diplôme égal, de trouver un emploi quand on a un parent notaire plutôt que minimexé.

M.D.: C'est donc le problème scolaire qui vous a intéressé le plus ?

P.J.: Non, je parle de l'école mais le phénomène est le même dans tous les domaines, nous sommes absolument inégaux face aux problèmes de justice (les prisons sont remplies de gens issus des familles les plus pauvres) ou de santé. J'ai vu des enfants asthmatiques dans des taudis humides et dont les parents n'avaient pas l'argent pour les médicaments ou bien n'en comprenaient pas l'importance, ou bien les oubliaient. La durée moyenne de vie est différente selon les catégories sociales. Nous sommes tous marqués par ces catégories. Même par les prénoms. Un sociologue français a montré combien le prénom reflète la catégorie sociale. Celui qui n'a aucune formation et n'a donc jamais travaillé va passer une bonne partie de son temps devant la télévision. Son niveau d'instruction (attention j'ai bien dit d'instruction pas d'intelligence !) lui réserve des sit-com ou séries stupides dont il retiendra les prénoms dont il affublera ses enfants. Dans le dernier film de Tavernier, un instituteur dit de deux enfants d'une famille très pauvre qu'ils s'appellent « Starsky et Hutch ». C'est un fait réel. Je vous mets au défi de trouver un tel exemple dans une famille de cadres.

M.D. : Vous avez dit « attention instruction pas intelligence ». Pouvez-vous préciser ?

P.J. : J'ai rencontré des tas de gens supérieurement intelligents qui ne savaient pas lire. Le premier personnage de mon film, Emile, dit des choses étonnantes, il possède une lucidité, une clairvoyance que beaucoup d'intellectuels devraient lui envier et il ne sait pas lire et n'est jamais sorti de son quartier. Je vous jure que quand j'ai étudié à l'université, j'ai rencontré des tas de gens... vous voyez ce que je veux dire ? C'est injuste et stupide.

Quand on fait un métier intellectuel, c'est facile d'avoir l'air malin puisqu'on se situe dans la minorité qui a eu la chance de développer ses capacités intellectuelles. Si tous, dans la société, avaient cette chance, beaucoup d'intellectuels d'aujourd'hui seraient peut-être en bas de l'échelle. A fortiori, si tous dans le monde...

M.D. : C'est donc quand même pessimiste comme vision ?

P.J.: Non, c'est un motif de lutte. La lutte est optimiste, obligatoirement.

Des tas de gens font des films, des livres, des études sur tous ces problèmes parce qu'ils ont l'impression qu'on peut y faire quelque chose. Si l'on veut. Tout le problème est là : vouloir. Pouvoir, c'est facile, tout le monde le sait. On nous expose des problèmes techniques, économiques mais d'autre part on sait que les trois personnes les plus riches du monde possèdent autant que les habitants de trente-cinq pays réunis. On n'a jamais créé autant de richesse. Le problème est seulement dans la répartition. Ça c'est une certitude.

M.D.: Pour revenir au Borinage, quelle est l'ampleur de la pauvreté dans cette région ?

P.J.: Très difficile à dire. Vous pensez bien que ceux qui la gèrent se gardent bien de faire de telles statistiques. Mais on peut dire, par exemple, que dans une des communes du Borinage, 42% de la population active est sans emploi. Je pense que c'est le record belge.

Néanmoins, j'ai voulu prendre cette région à titre d'exemple dans ce qu'elle a de caricatural (destruction brutale du tissu industriel). Mais j'aurais pu tourner ce film dans n'importe quelle région d'Europe ou presque. Et je dis bien « région », même pas « pays ». Le problème n'est pas régional, il est mondial aujourd'hui. Mais encore une fois le Borinage est ici un exemple, c'est tout.

M.D.: Henri Storck était-il au courant du projet du film ?

P.J.: Oui. Après le court métrage, je suis allé le voir et il m'a encouragé à continuer de travailler sur le projet. Il a vu le film terminé.

Je l'ai trouvé étonné de voir une telle violence sociale encore aujourd'hui. Je pense qu'il croyait que la réalité sociale s'était améliorée bien plus. Je l'ai senti révolté. Preuve de jeunesse (à plus de quatre-vingt-dix ans).

M.D.: Comment réagissaient les gens lors du tournage ?

P.J.: Ils avaient peur. La région est gérée par un seul parti depuis un siècle. C'est très malsain quel que soit le parti. Les élus sont « vissés » à leur fauteuil, ils ont jusqu'à 23 mandats, le clientélisme dépasse tout ce que l'on peut imaginer et il faut donc éviter de déplaire au bourgmestre ou à l'échevin parce que l'on a l'impression d'avoir besoin de lui. Quand on n'est pas instruit et que l'on survit grâce à un goutte à goutte social, pire: quand on est à la limite de la survie grâce à des colis alimentaires, on est à la merci de ce type de système. On touche à la limite de la démocratie. Alors les gens ont peur et cette peur est entretenue, volontairement j'en suis certain.

M.D.: Comment ça ?

P.J.: Il faut observer certains élus locaux, par exemple certains bourgmestres ou échevins de petites communes. J'en ai vu avoir des attitudes plus que condescendantes vis à vis de leur population mais venir ensuite me dire des conneries devant la caméra.

Dans certaines communes défavorisées, le bourgmestre est « dieu le père » alors que c'est parfois un idiot qui, du coup, se prend très au sérieux, et comme il détient une parcelle de pouvoir, il en use et en abuse. Et quand je dis « commune défavorisée » je me comprends. Il y a beaucoup de cas contraires évidemment.

Il faut dire aussi que certains élus de gauche (qui croient l'être en tout cas) pensent que les pauvres voteront toujours à gauche. C'est une grossière erreur, car cela risque de tracer un boulevard pour des idées extrémistes, mais cela vous donne une idée de l'ambiance politique.

M.D.: Mais ce sont des élus.

P.J.: C'est donc la limite de la démocratie, le moins mauvais système qui ne demande qu'à être amélioré par une véritable instruction des masses. Vous savez, j'étais assesseur, lors des dernières élections. Comme il s'agissait d'un vote électronique, je devais aider beaucoup de gens à voter (imaginez le secret !) et je me suis rendu compte à quel point les gens votaient au hasard ou parce qu'ils reconnaissaient un nom qu'ils avaient vu à la télévision. Combien de citoyens ont-ils lu un programme avant de voter ? Quelle fraction de la population sait vaguement ce que veulent dire des mots comme « inflation », « déficit public », « critères de Maastricht », « taxe sur les transactions » ? Et pourtant les vrais choix politiques tournent autour de ces mots, non ?

La démocratie est limitée par le niveau d'instruction des citoyens. Et donc, elle est très limitée. Ça peut changer. Ça doit changer.

M.D.: Comment ce film est-il accueilli ?

P.J.: Pour l'instant peu de gens l'ont vu. Il sera diffusé lors de quatre premières publiques puis à la RTBF 1 et 2, à la VRT, sur ARTE et aussi sur la chaîne nationale finlandaise. On verra les réactions.

M.D.- Vous avez tourné en même temps que Tavernier tournait son dernier film sur un sujet très proche. La Palme d'or à Cannes a été attribuée aux frères Dardenne sur un sujet social. Coïncidences ?

P.J.: Je ne crois pas aux coïncidences. Il y a d'ailleurs aussi les films sociaux anglais. Nous vivons une époque qui se termine et on n'a pas encore choisi de quoi la suivante serait faite. Il y a deux grands

mouvements : celui du totalitarisme économique, de l'accumulation du capital, de Microsoft et de Monsanto, c'est aussi le clan de beaucoup de mafias qui utilisent ce système et d'autre part celui de ceux qui refusent ce monde-là et veulent plus de justice, de progrès, de répartition des richesses, c'est « ATTAC », c'est « Le Monde Diplomatique », c'est Bourdieu, Halimi, Ramonet, Petrella... et ce sont des sociologues, des romanciers, des intellectuels, des citoyens, des cinéastes qui veulent s'exprimer dans ce sens-là. Je ne vois pas de coïncidence là dedans.

Ce qui m'intéresse ce sont ceux qui n'ont pas encore choisi leur camp ou qui ont peur de le choisir. J'ai l'impression que beaucoup d'hommes politiques n'ont pas encore fait leur choix en Europe. Je suis convaincu que c'est le grand problème actuel de la gauche.

Quelques chiffres

(1999)

Hirtt et Kerckhofs ont fait paraître, dans le cadre de l'APED (appel pour une école démocratique) une enquête sur les déterminants sociaux de l'échec et de la sélection scolaires en Hainaut.

On y lit que dans le premier degré de l'enseignement secondaire les enfants issus de familles dont le chef de ménage a terminé des études universitaires ou supérieures de type long sont inscrits à 97% dans l'enseignement général et 3% dans l'enseignement professionnel. Alors que si le chef de ménage n'a qu'un diplôme d'enseignement primaire, 63% des enfants sont dans le général et 37% dans le professionnel.

Cet écart se creuse encore dans les années d'études suivantes : en fin d'études secondaires l'enfant a près de cinq fois plus de chances d'être dans l'enseignement général si le chef de famille est universitaire plutôt que détenteur d'un diplôme d'enseignement primaire.

De plus, ces chiffres ne tiennent pas compte de l'enseignement spécial où les enfants sont majoritairement issus de parents sans formation.

83% des enfants issus de familles dont le chef de ménage est enseignant détenteur d'un diplôme universitaire ont des résultats **supérieurs** à la valeur médiane.

84% des enfants issus de familles dont le chef de ménage est sans emploi détenteur au plus d'un diplôme d'enseignement primaire ont des résultats **inférieurs** à la valeur médiane.

Patric JEAN

Né en 1968, Patric JEAN a grandi au Borinage et dans la Région de Mons entre des grands-parents issus du milieu ouvrier et une mère chanteuse d'opéra.

Après avoir suivi des cours d'art dramatique pendant dix ans, il entre au Conservatoire Royal de Bruxelles en discipline parlée et obtient un premier prix. Il étudie ensuite à l'ULB et décroche une licence en lettres. Devenu professeur de français, il entre à l'INSAS en classe de réalisation cinéma où il étudiera pendant quatre ans.

Pendant ses études de cinéma, il a créé et animé « Nemo » un magazine vendu en rue par des sans-abri.

Il réalise un premier court métrage de six minutes, « Intra-Muros », inspiré de l'univers de Beckett. Puis un autre court métrage de fiction, « La conquête du Pôle sud », de 25 minutes, inspiré de la pièce de Manfred Karge. Il passe alors au documentaire pour tourner un court qui préfigurera « Les Enfants du Borinage – Lettre à Henri Storck ».

Il réalise « Traces », un film sur l'œuvre du peintre belge Didier Mahieu.
Ce film a obtenu le Prix de la Sabam au festival Média 10/10 – Nanur – novembre 2000.